

GEORGES BAYLE

**LES
DÉSERTEURS**

roman

nrf

GALLIMARD



LES DÉSÉRTEURS

GEORGES BAYLE

**LES
DÉSERTEURS**

roman

nrf

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e

4^e édition

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.**

© 1958, Librairie Gallimard.

•

A MA MÈRE

I

Cinq hommes avançaient en file indienne sur la lisière gelée du talus. Ils écoutaient depuis déjà quelques instants le grondement lointain d'un moteur, et comme ce bruit allait en s'amplifiant, ils jugèrent bon d'interrompre leur marche pour se dissimuler derrière des genévriers touffus, tout scintillants de givre. Bientôt en effet, un petit camion parut au milieu de la route vide.

Le camion roulait lentement. Sur sa plateforme, des francs-tireurs armés de fusils s'agrippaient aux ridelles afin de conserver leur équilibre; l'un d'eux portait une mitrailleuse en bandoulière, et des grenades à manches fixées à son ceinturon. Tous surveillaient attentivement le morne désert neigeux qui s'étendait de

chaque côté de la route rectiligne, comme s'ils désiraient y découvrir quelque chose. Cependant, ils passèrent devant les genévriers sans rien soupçonner, et s'éloignèrent comme ils étaient venus.

Quand le camion eut disparu au loin, les hommes blottis à l'abri des petits arbustes se relevèrent sans hâte en considérant la route d'un air pensif. Ces hommes portaient l'uniforme des soldats de la Wehrmacht; parmi eux se trouvaient un feldwebel, trois fantassins allemands, plus un artilleur qui s'appuyait sur un bâton. Ils semblaient être épuisés de fatigue; leurs visages mal rasés, leurs yeux luisants, leurs vêtements déchirés, faisaient d'eux des aventuriers inquiétants et sordides. Rassemblés autour du feldwebel, les soldats délibérèrent un court instant, puis tournant le dos à la route, ils se mirent en marche à travers l'immense plateau lugubre comme une bande de loups traqués.

Grâce à son ceinturon de cuir verni auquel pendait un petit sabre orné d'une dragonne au gland argenté, le feldwebel avait encore une allure strictement militaire; haut et massif, il se

déplaçait avec une lourdeur qui pouvait passer pour de la décision. Derrière lui, les revers de leurs calots verdâtres rabattus sur leurs oreilles, les fantassins suivaient sans enthousiasme. L'artilleur venait le dernier, il boitait; sous sa molle casquette à la visière fripée, son visage maigre exprimait la souffrance et le désarroi.

L'herbe rare du plateau craquait sous les bottes des soldats, le vent sifflait, quelques flocons de neige tourbillonnaient dans l'air glacial. Les Allemands marchèrent longuement entre les buissons rabougris, les touffes de buis, les genévriers, jusqu'à ce qu'une déclivité du terrain empêchât qu'on pût les voir depuis la route. Ils s'arrêtèrent alors près d'un petit massif de chênes verts, et derechef se mirent à examiner le paysage qui les entourait.

Ce qu'ils virent n'était pas très réconfortant. Le plateau inculte, pierreux, recouvert d'une misérable végétation figée par le gel, s'étendait jusqu'aux limites de l'horizon. De loin en loin, des amas de rochers saillants, aux formes bizarrement tourmentées, rompaient la monotonie du paysage d'une note fantastique. Des hordes de corbeaux volaient sous le ciel bas et gris,

deux renards en chasse déambulaient paisiblement sur une petite crête. Les soldats ne distinguèrent pas la moindre trace de vie humaine. Cependant, comme le feldwebel avait tiré une boussole de sa poche afin de s'orienter, des aboiements résonnèrent à une certaine distance, au delà d'un petit mamelon maigrement boisé. Aussitôt après, la neige se mit à tomber abondamment.

Spontanément, le feldwebel remit la boussole dans sa poche, enfonça sa casquette sur sa tête, et repartit vers le mamelon, suivi des quatre hommes. Dès qu'ils eurent atteint le sommet, ils distinguèrent à cinq cents mètres de là les toits d'ardoise d'une ferme. Ils traversèrent des terres labourées, puis un petit bois, mais s'arrêtèrent prudemment à la limite des arbres car ils venaient d'apercevoir un homme à genoux sur la neige. Cet homme se livrait à une occupation dont les Allemands ne comprirent pas tout de suite le sens. Ils le virent passer précautionneusement sa main sous une pierre plate, la soulever, puis retirer sa main qui maintenait à présent une grive. Il étouffa délicatement le petit oiseau dans ses doigts, le mit dans une musette

et tendit de nouveau le piège. Quand il se releva, les soldats virent qu'il s'agissait d'un très vieil homme au visage tanné et ridé, aux cheveux gris, il portait un lourd manteau de berger dont le raide capuchon flottait sur son dos.

Le feldwebel qui tripotait son gros revolver Mauser le glissa discrètement dans la poche de son manteau. Il tira les plis de son uniforme, ajusta sa casquette, et se tourna vers ses compagnons.

— Nous allons..., dit-il.

Mais le vieux berger eut à ce moment-là un sursaut effaré. Les yeux plissés, il s'efforçait de mieux voir à travers le rideau mouvant des flocons de neige les silhouettes de ces inconnus.

— *Hallo !* brailla aimablement le feldwebel, *hallo* camarade !

Le vieillard s'inclina légèrement, porta la main à son béret comme s'il allait saluer, mais fit brusquement demi-tour, et détala vers la ferme avec une vélocité inattendue.

— *Hallo !* rugit le feldwebel. *Verflucht...*

Il sortit son revolver, hésita, le remit dans sa poche, puis la petite troupe se hâta sur les traces du vieux Français qui s'enfuyait.

Le vent hurlait à présent sur le plateau. Il se déchaînait en vagues puissantes qui ployaient les touffes de buis, arrachaient les feuilles coupantes des petits chênes, brassaient la neige en grands tourbillons poudreux et glacés. La neige crépitait sur les visages des soldats qui baisaient la tête en grimaçant.

Dès qu'ils s'approchèrent de la ferme, une meute de chiens furieux s'élança sur les Allemands. Les Allemands se débarrassèrent à coups de bottes de ceux qui étaient les plus hardis, allèrent se mettre à l'abri sous un hangar, et là, tinrent un bref conseil. Finalement, le feldwebel avança tout seul jusqu'au corps d'habitation de la ferme, les autres l'attendirent sous le hangar.

Le feldwebel frappa à plusieurs reprises à la porte de la ferme; du coin de l'œil, il surveillait une fenêtre du rez-de-chaussée protégée par d'épais barreaux qui se trouvait à quelques mètres de la porte, par précaution, il gardait sa main droite dans la poche où se trouvait son revolver.

Quand il eut constaté que personne ne se décidait à lui répondre, il alla jusqu'à la fenê-

tre, mit une main en abat-jour au-dessus de ses yeux et s'efforça de distinguer l'intérieur de la ferme.

Près de la fenêtre se tenait un homme jeune qui le regardait. Le vieux berger qui avait donné l'alarme se trouvait derrière lui. Vers le milieu de la pièce qui était une cuisine, un troisième homme tenant négligemment un fusil sous le bras roulait une cigarette. Tous l'observaient avec dans leurs yeux une expression froide et lointaine.

— *Guten Tag!* dit le feldwebel d'un air gracieux.

De la main gauche il souleva poliment sa casquette.

— N'y a-t-il personne ici qui comprenne l'allemand ?

— *Was wollen Sie?* dit le jeune homme en entrouvrant la fenêtre. Que voulez-vous ?

— *Ach so!* s'exclama le feldwebel avec ravissement. Quel plaisir de pouvoir se comprendre, cela va tout faciliter... Vous parlez donc notre langue ?

— Qu'est-ce que vous voulez ?

D'une main, le feldwebel s'accrocha négli-

gement à un barreau de la fenêtre, il prit une mine débonnaire qui manquait de naturel.

— Votre vieux camarade s'est effrayé tout à l'heure en nous voyant. Je tiens à vous dire que nous venons ici très amicalement. Nous voulions nous rendre aux autorités militaires françaises, et malheureusement nous nous sommes égarés dans la campagne...

L'homme au fusil dit quelques mots que l'Allemand ne put comprendre, et celui qui servait d'interprète lui répondit sans que son visage changeât d'expression.

— Nous nous sommes donc égarés, reprit l'Allemand. Un de nos camarades est malade. Nous vous prions de nous accorder l'hospitalité. Naturellement, nous vous paierons...

Il agita une liasse de billets de banque.

Une mince couche de neige recouvrait déjà la casquette du feldwebel. L'interprète le regarda flegmatiquement, regarda les billets, les soldats qui, sous le hangar, tapaient des pieds pour se réchauffer, puis se détourna sans répondre.

Les trois Français se mirent à parler ensem-

ble. Ils discutaient paisiblement, avec des gestes rares et calmes, sans accorder un seul regard à l'Allemand qui attendait près de la fenêtre. Une jolie jeune fille brune s'était approchée d'eux et les écoutait en silence. Tandis qu'ils parlaient ainsi, le feldwebel éprouva soudain une vive douleur à la jambe, il entendit ensuite le grondement du chien qui venait de le mordre, s'adossa au mur et repoussa tant bien que mal son adversaire. Les paysans parurent n'avoir rien remarqué. Enfin l'interprète se décida à revenir vers la fenêtre.

— Vous pouvez aller vous abriter dans la vieille bergerie que vous apercevez là-bas, dit-il. Vous y serez au sec.

— Ah ! bien, dit l'Allemand, bien... Mais nous aimerions d'abord soigner notre pauvre camarade qui a la fièvre et nous chauffer un peu, car nous sommes transis de froid.

— Nous ne pouvons pas vous recevoir. Allez à la vieille maison, vous y serez au sec.

Il referma la fenêtre et s'écarta. Après un instant, les Allemands traversèrent la cour en direction de la bergerie abandonnée. Le sous-officier et les fantassins marchaient côte à côte,

l'artilleur les suivait péniblement. Les paysans les regardaient s'éloigner.

— Tout est fermé ? demanda l'homme au fusil.

— Tout, dit le vieux berger. La grange, l'étable, j'ai mis la barre à la bergerie...

A la fenêtre, l'homme au fusil regarda la neige qui tombait sans répit, en tourbillonnant. Les chiens réfugiés sous le hangar des charrettes gémissaient lamentablement, le vent soufflait, un crépuscule couleur de plomb noyait le plateau dans une ombre funèbre.

— Demain matin, dit l'homme, il y aura au moins un mètre de neige.

Il se tourna vers les autres.

— Alors, dit-il, les Allemands seront bloqués ici avec nous. Voilà un voisinage qui ne me plaît pas. Comme je ne tiens pas à les voir rôder autour de la ferme, je vais le leur faire comprendre. Au premier qui se présente, je tire une cartouche en l'air pour l'avertir, ensuite, je lui tire dessus... Lucas ! ils sont armés ?

— L'adjudant qui discutait avec moi a un revolver dans la poche de son manteau, répon-



GEORGES BAYLE

LES DÉSERTEURS

Pendant la retraite allemande, en 1944, cinq déserteurs allemands parviennent à une ferme sur le causse du Larzac. Ce sont le feldwebel Kroll et les soldats Stunk, Lehmann, Warndt et Kurtweiler. Les Français - le fermier Jouve, sa fille Pauline, Lucas et le vieil Escabene, berger - les prennent en pitié et les abritent dans une cabane. Ils leur donnent de la paille, mais leur premier mouvement s'arrête là : c'est déjà beaucoup pour l'époque et dans cette région bien tenue par les maquis.

Les Allemands, fous de froid et de faim, attaquent la ferme. Au cours de la fusillade, Warndt est blessé. Il meurt dans la ferme, où les Français l'ont recueilli. Kroll et Lehmann s'entretuent. Les gens de la ferme se décident alors à accepter Stunk et Kurtweiler.

Lorsque les maquisards font une descente dans la ferme, à la recherche des déserteurs allemands, Jouve et les autres les cachent et nient les avoir vus. A la nuit, Stunk et Kurtweiler tentent de forcer le barrage de F. T. P. et de gendarmes. Stunk est abattu. Kurtweiler, sur le point d'être pris, se tue.

Dans ce récit, qui rappelle *La Grande Illusion* de Jean Renoir, la fraternité des hommes éclate à l'état pur. Dans l'esprit de Georges Bayle, un déserteur, traqué par tout ce qui porte un uniforme, devient une charge sacrée pour tout homme de bonne volonté. Sans philosophie, sans grandiloquence, Georges Bayle raconte une histoire attachante et mouvementée, qui confirme les dons de conteur que nous avait révélés son livre, très remarqué, *Le Pompiste et le Chauffeur*.